

**Marie-José Latour**

**De quoi la honte nous fait-elle signe \* ?**

*Marie-José Latour* : Je voudrais d'abord remercier Hélène et Florence qui ont été tout de suite partantes pour nous accueillir dans cette très jolie et jeune librairie, la librairie Les Beaux Jours, que le pôle 8 de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien leur souhaite des plus nombreux !

Nous avons le plaisir d'accueillir David Bernard, qui est psychanalyste à Rennes, AME de l'EPFCL. Tu es également maître de conférences à l'Université. Tu as publié l'an dernier aux éditions du Champ lacanien ta thèse de doctorat, qui a d'ailleurs reçu le prix de thèse du SIUEERPP, sous le titre *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie, Étude psychanalytique*. Je te remercie d'avoir accepté l'invitation de notre pôle dans un emploi du temps serré.

D'abord un mot sur le titre de cet ouvrage qui conjugue une certaine simplicité – Lacan et la honte – à une grande complexité – de la honte à l'hontologie –, ce qui devrait attiser la curiosité et le désir des lecteurs ! Vous allez l'entendre, David Bernard a cette grande qualité de rendre lisibles des concepts complexes et essentiels et c'est ce qui nous a donné envie de l'inviter. C'est un ouvrage dont l'érudition va bien plus loin que les références attendues, puisque, autant qu'à la philosophie et à la psychanalyse, tu fais appel à la littérature et au cinéma. On croise bien sûr Freud et Lacan, mais également Franz Kafka et François Bon, Giorgio Agamben et Georges-Arthur Goldschmidt, Jean-Paul Sartre et Robert Walser, Romain Gary et Dostoïevski, Bergman et François Dupeyron, etc.

\* Entretien avec David Bernard à Tarbes le 12 mai 2012 à propos de son livre *Lacan et la honte*, Paris, éditions du Champ lacanien, 2011. Transcription faite par Marie-José Latour et relue par David Bernard.

C'est un travail très construit, dont la lecture de la table des matières donne déjà un certain nombre d'indications. Deux parties autour d'une « passion nécessaire » : « L'instant de voir la honte » (« La honte à travers le miroir », « La honte et le regard »), qui met donc en évidence ce que la honte doit à l'instant et au regard, et « L'hontologie », non pas l'ontologie qui concerne ce qui est relatif à l'être en tant que tel mais l'hontologie avec un « h », qui reprend un néologisme de Lacan sur lequel nous reviendrons également, qui met en évidence ce que la honte doit à la condition de l'être parlant (le « nous » du titre de cette rencontre : « De quoi la honte nous fait-elle signe ? »). Deux parties qui se concluent logiquement par « La honte autrement », autrement dit pas sans la honte qui nous porte au cœur de l'être parlant et nous invite, de cette honte, à ne pas avoir honte sans pour autant s'y abîmer, c'est-à-dire vouloir savoir et apprendre de ses hontes, comme tu l'écris page 194. Tu arrives donc en suivant ce fil de la honte à dire ce qu'il en est de l'éthique de la psychanalyse et c'est tout simplement remarquable, d'autant que tu le fais en répondant en quelque sorte à Lacan puisque en 1970, dans son séminaire, ce sont précisément les universitaires que Lacan interpellait sur cette question !

Ma première question, appelée par la première phrase de ton livre : « D'abord et déjà la preuve par la clinique », est plutôt une invitation. J'ai l'idée que ce n'est pas seulement un exercice universitaire qui est au départ de cette idée de faire une thèse sur la honte. Peux-tu nous dire un peu de ce qui t'a conduit à mettre les feux sur ce dont habituellement on se tait ?

*David Bernard* : Déjà un grand merci à vous pour cet accueil, un grand merci aux collègues du Forum, un grand merci à la librairie et à ces jours qui commencent, ces beaux jours !

En réponse à ta question sur ce qui m'a donné envie de travailler sur ce sujet, outre le point personnel qui fait que l'on se sent concerné par quelque chose, je pense là à deux choses. La première, c'est une remarque de Colette Soler lors d'une conférence<sup>1</sup> faite il y a longtemps à Nantes, où elle indiquait que le névrosé n'avait pas honte au bon endroit. Il a honte de ses symptômes alors qu'il n'y a

1. C. Soler, « Qu'est-ce qu'un moi fort ? », conférence prononcée à Nantes, inédit.

aucune honte à avoir de ses symptômes. Mais une autre honte peut être utile, qui est celle que l'on peut avoir devant les exemples, non pas les modèles, les exemples, c'est-à-dire les quelques-uns qui n'ont pas cédé sur leur désir, comme l'on dit de façon trop habituelle. Il y avait donc là quelque chose qui m'avait soulagé sans doute d'un point de vue personnel (*rires*). L'autre point, c'est l'interpellation de Lacan dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*<sup>2</sup>. Il y dit d'ailleurs qu'il souhaiterait démarrer ses leçons en réveillant ses auditeurs et qu'en général il se retient ! Or, sur cette question de la honte, il ne se retient pas. Il y va d'emblée très fort puisqu'il sait que la honte, on n'en parle pas facilement, et qu'il y a donc là un point structural qui présente certaines difficultés de transmission. Il le dit d'ailleurs à propos de la castration dans le séminaire *L'Angoisse*<sup>3</sup>. Ce n'est donc pas simple de transmettre quelque chose sur ces questions car on y résiste, tout un chacun.

Puis ce qui m'a aussi accroché, c'est que je ne comprenais rien à ce chapitre sur la honte dans ce séminaire, et qu'en même temps cela me parlait et avait donc un effet de réveil pour moi. D'ailleurs, c'est aussi un point de méthode chez lui. Il dit bien qu'il a tout fait pour qu'on ne puisse pas le lire en diagonale<sup>4</sup>, et il explique pourquoi : quand on ne comprend pas, on a une question, et quand on a une question, on se réveille<sup>5</sup> ! Notre pente naturelle est ainsi d'aller vers ce que l'on comprend tout de suite, d'où le risque d'aller uniquement lire des auteurs qui « éclairent » Lacan. C'est très avantageux, je m'en sers aussi beaucoup, mais à l'occasion trop de lumière sur le texte de Lacan fait qu'on ne lit plus Lacan et qu'il n'y a plus cet effet de réveil.

Enfin, le dernier point, c'est que dans la clinique la honte est extrêmement présente. Tu l'as dit tout à l'heure, tout un chacun a pu en faire l'expérience, c'est-à-dire en être touché, touché au corps.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

4. Il dira en effet à propos de ses *Écrits* : « Tout est organisé pour interdire que ces textes soient lus en diagonale », dans *Interview au Figaro littéraire* (relue par Lacan), le 29 décembre 1966, par Gilles Lapouge, inédit.

5. Il énonce ainsi : « Un discours est toujours endormant, sauf quand on ne le comprend pas – alors il réveille », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bevue s'aile a mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977.

C'est pour cela que je suis parti dès les premières lignes de mon livre de quelque chose qui pourrait paraître anecdotique mais dont on peut tirer enseignement. Un instant de honte qui réveille ! Enfin, quand je me suis intéressé à cette question, j'ai eu la surprise de voir à quel point on en avait peu parlé dans le champ de la psychanalyse, de la psychopathologie, mais aussi de constater qu'aujourd'hui on en parle de plus en plus, et mon livre en fait partie. Il y a donc quelque chose de cet affect qui nous fait signe du plus singulier de chacun mais aussi de l'époque et qui nous donne l'occasion d'en apprendre quelque chose.

*M.-J. Latour* : Dans la multitude des formules de ton livre, toutes plus pertinentes les unes que les autres quant à l'acointance de la honte et du regard, j'en extrais une : « Ce qui fait la honte, c'est la rencontre d'un regard. » Il me semble que c'est là en quelque sorte ta thèse. En t'appuyant sur une lecture magnifique de *L'Être et le néant*<sup>6</sup> de Sartre, tu montres avec Lacan comment « le sujet honteux est un qui est surpris à désirer [dimension du désir que Sartre avait mise de côté dans son analyse de la position du voyeur] un pris la main dans le sac des jouissances ». Avons-nous là une première réponse à la question qui fait le titre de notre invitation, de quoi la honte nous fait-elle signe : la honte est un index de la jouissance ?

*D. Bernard* : Oui. On ne va pas faire ici trop de références bibliographiques mais déjà dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*<sup>7</sup>, Lacan donne, en passant, cette définition de la honte. Elle est un instant de réduction du sujet à ce qu'il est comme objet cause du désir, à ce qu'il est comme sujet désirant. Instant de destitution sauvage du sujet, qui réduit le sujet, qui le destitue, mais où l'on trouve aussi un des effets intéressants de cet affect de honte qui va contre le moi, qui va contre le sujet voulant parader avec son moi fort, qui va contre le sujet voulant se remparder derrière sa belle image, par laquelle il veut autant se donner à voir à l'autre que s'en cacher. La honte vient donner comme un coup de griffe dans cette image et amène le sujet à s'éprouver comme sujet désirant.

6. J.-P. Sartre, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1976.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

Pour préciser le rapport du sujet à la jouissance, je dirai qu'il y a donc le sujet affecté par la faute de jouissance, la jouissance qui ne convient pas, aussi bien celle qui manque que celle qui est là en trop. La honte concerne ainsi le registre du manque autant que celui de l'excès, et reste corrélée à la castration. Mais elle est aussi centrée par l'un des objets cause du désir, le regard. C'est là que Lacan rend hommage à Sartre, et cela très tôt, notamment à ses analyses sur la question de la honte. Certes, Lacan se distingue de Sartre sur un plan puisque Sartre présente le sujet voyeur pris la main dans le sac de ses jouissances, comme sujet néantisant, alors qu'au contraire Lacan le dit sujet désirant. Mais il rend hommage aux analyses de Sartre sur la question du regard, Lacan faisant valoir le trajet en retour du regard qui fait que dans cet instant de honte le sujet se voit être vu. Cela peut être décliné de plusieurs façons différentes. Par exemple, dans ce *Séminaire XI*, Lacan dit bien qu'on est parlé avant que de parler. Il insiste souvent là-dessus : avant que le sujet ne naisse, il est déjà parlé, il porte déjà un prénom, on le mandate déjà à partir de tel ou tel espoir parental, « il sera ceci ou cela ». D'ailleurs, notons combien les jeunes parents commencent souvent par dire à propos de leur premier enfant : « Il fera bien ce qu'il voudra. » Il y a là comme une dénégation structurale, qui indique que la question n'est pas si simple. Mais outre ce lieu de la parole qui préexiste au sujet, Lacan indique aussi dans ce séminaire que le sujet est soumis à un regard originel. Cet Autre qui préexiste au sujet, il lui préexiste aussi comme regard, et Lacan s'appuie là sur les analyses de Merleau-Ponty qui fait valoir cette place particulière du regard. Enfin, à propos de ce trajet en boucle de la pulsion et de « se voir être vu », ce qui m'a intéressé est ce que dit Lacan à propos de Pensée dans le texte de Claudel, *Le Père humilié*<sup>8</sup>. Pensée est aveugle, et Lacan en fait une figure de la pudeur puisque, précisément, elle ne peut pas se voir être vue.

*M.-J. Latour* : Cette articulation de ce qui est un effet de castration et ce qui est un effet de jouissance reprend l'articulation entre le sujet honteux et celui qui dit « c'est honteux ». Si « le sujet honteux est un se voyant être vu au point où il est signe de rien », celui qui dit « c'est honteux » dénonce un Autre éhonté. Cela te conduit, me semble-t-il, à proposer une topologie de la honte. Peux-tu nous en dire deux mots ?

8. P. Claudel, *L'Otage*, suivi de *Le Pain dur* et de *Le Père humilié*, Paris, Folio, 1972.

*D. Bernard* : Quelque chose dont je n'ai pas parlé dans mon livre, c'est ce que Lacan va amener sur la question de la jouissance comme jouissance hors corps. Je vous invite sur ce point à lire le livre remarquable de Giorgio Agamben, *Nudités*<sup>9</sup>. Agamben y revient sur le commentaire que saint Augustin a fait de la faute première d'Adam et Ève et sur le stratagème que Dieu a trouvé pour sanctionner leur faute : désormais, l'homme pourra maîtriser toutes les parties de son corps... sauf les parties sexuelles ! En ce lieu du corps, il y a donc quelque chose qui est inéducable<sup>10</sup>, non maîtrisable, à quoi saint Augustin ajoute alors un commentaire très drôle sur la tentative et les performances de maîtrise de son corps par l'être humain. D'ailleurs, cette aspiration a aussi une grande actualité avec la place du sport dans notre société, mais aussi une portée éducative, voire politique<sup>11</sup> : comment faire pour que les corps marchent droit, se tiennent bien, se tiennent tranquilles ? On en a également un exemple dans *L'Éveil du printemps*<sup>12</sup> de Frank Wedekind, où un adolescent, Moritz, fait un rêve érotique qui le réveille, le bouscule et l'affecte de honte. Il disserte alors sur la façon dont il fera faire beaucoup de sport à ses enfants pour qu'ils puissent dormir tranquilles ! Pour le petit Hans, c'est la même question qui se pose avec ses premières érections : *qu'est-ce que c'est que ça ?* Hans donne du coup à son engin un surnom, *wiwimacher*, traduit en français par « fait-pipi ». Mais Lacan précise bien qu'il l'a appelé comme ça « parce qu'il ne sait pas comment l'appeler autrement<sup>13</sup> ». Comme on ne sait pas comment nommer cela, il y a un effet d'invention, une trouvaille de la langue<sup>14</sup>, qui viennent désigner ce point de jouissance phallique hors corps. Il y a donc aussi dans ce qui fait la honte cette jouissance hors corps, inéducable et parasitaire.

9. G. Agamben, *Nudités*, Paris, Payot et Rivages, 2009.

10. L'organe phallique a ses « humeurs », dira autrement Lacan dans « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 461. Il ajoute encore : « On lui impute d'être émotif... Ah ! N'eût-on pu mieux le dresser, je veux dire l'éduquer. Pour ça on peut toujours courir », *ibid.*

11. Il serait ici intéressant d'étudier les rapports de la gymnastique et de la politique.

12. F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p. 22.

13. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, inédit.

14. D'où pourraient être aussi interrogés les rapports du signifiant et de la honte, de quoi les mots sont gros.

*M.-J. Latour* : Comment articulerais-tu la culpabilité, la honte et la pudeur ? Il me semble que ce n'est pas la même chose. La pudeur serait-elle un bon usage de la honte ?

*D. Bernard* : Il faudrait peut-être déjà distinguer des pudeurs. Lacan a souvent utilisé cette expression : les « fausses pudeurs ». Cela me fait notamment penser à cet autre commentaire qu'il fait sur « l'honnête qui tient à l'honneur » dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*<sup>15</sup>, de même qu'à la chanson de Brassens : le « regard oblique des passants honnêtes ». Une fausse pudeur, à l'occasion, peut en effet permettre de réduire l'autre à la honte pour se laver de ses propres hontes. Marie-Jean Sauret, qui a dirigé ma thèse, m'avait fait cette remarque à propos du maniement de la honte qui a pu avoir lieu au moment du nazisme : réduire l'autre à la honte pour en faire l'objet honteux à recracher. Une tout autre forme de pudeur est de faire avec le manque, notamment avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel<sup>16</sup>, ainsi que l'énonce Lacan, mais sachant aussi que la pudeur n'est pas sans être érotisée. Ce n'est pas seulement une façon de se cacher, il y a des pudeurs très séduisantes si l'on raccorde cela à la question du voile. Quant à la culpabilité, cela m'évoque le dire de Freud notant qu'il est plus aisé pour les analysants de parler de leur faute que de leur honte. Ce qui laisse à penser que la honte ment moins que la culpabilité, dont Freud insiste beaucoup pour dire qu'elle est un affect déplacé. Cela convoque bien davantage le sujet. Et dans cette réduction du sujet qui est convoquée, les mots manquent. J'avais été ainsi frappé par l'expression d'un analysant revenant sur une séquence honteuse : « Oh non ! »

*M.-J. Latour* : Justement, le geste que tu fais là, la main devant la bouche, rejoint la main devant le regard, dont nous avons fait l'image de l'affiche annonçant notre rencontre. Quand tu commentes le film de Dupeyron, *La Chambre des officiers*, tu dis très justement : « La honte peut être une lâcheté par rapport à un moment de lucidité forcée. » Il se trouve que j'ai vu hier soir le film de Rithy Panh, *Duch, le maître*

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*

16. Lacan dira en effet : « La seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel [...] c'est la pudeur », dans *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 12 mars 1974.

*des forges de l'enfer*. Nous sommes devant un type qui s'explique sur sa responsabilité dans le massacre appliqué de douze mille Cambodgiens. La honte est quasiment le dernier mot du film, mais Duch n'a pas honte de ce qu'il a fait. Nous, les spectateurs, avons honte, jusqu'à se voiler le regard, ne voulant pas voir ni entendre, se voiler le regard pour ne pas être vu se voyant être vu. Cela m'a fait penser au film de Dupeyron sur ceux que l'on a nommés « les gueules cassées » de la Grande Guerre et au commentaire que tu en fais.

*D. Bernard* : Cela en effet s'appuie sur le témoignage d'une infirmière et il y a notamment cette scène effroyable, où un père va retrouver son fils. À cet instant-là son fils qui ne le reconnaît pas s'écrie : « Pas papa ! » Cette scène va avoir pour cet homme un effet de mélancolisation. De ne pas être reconnu, il va s'éprouver comme une charge pour l'humanité. C'est une destitution qui n'est pas celle d'un rougissement de désir, mais une réduction à un objet déchet sans aucune brillance phallique. Là, ce n'est pas le « oups ! », ce n'est pas le lapsus honteux, mais un effet de mélancolisation qui va conduire cet homme à se suicider. La clinique de cette destitution que comporte la honte est donc plurielle.

*M.-J. Latour* : Cela nous amène à la question de l'*hontologie*, soit à ce rapport entre l'être et la honte. Que pourrais-tu dire pour rendre un peu plus parlant ce néologisme de Lacan qui joue sur ce qui est relatif à l'être et qui indique qu'il n'y aurait de rapport à l'être que marqué par la honte ?

*D. Bernard* : Une étudiante m'a rapporté une scène : gardant des enfants, elle a noté que l'un d'eux, tout jeune, venait vers elle spontanément à chaque fois qu'il avait fait une bêtise en disant : « Je n'ai pas fait de bêtise ! » Nous avons là un aperçu du caractère inéducable de ce qui fait le sujet, le sujet est celui qui fait des bêtises, qui ne se réduit pas à une sage image. Cela me rappelle le temps où nous avions des images lorsque nous étions sages ! C'est d'ailleurs toujours intéressant lorsqu'un analysant commence à se souvenir de son style de bêtise à lui. Ce matin, dans l'avion, j'ai même noté ceci dans le séminaire de Lacan *Les Formations de l'inconscient* : « À tout jamais le désir

humain restera irréductible à aucune réduction et adaptation <sup>17</sup>. » Ce qui renvoie aussi à ce que Freud dit sur le « désir indestructible ». Structuralement, le sujet n'en fait donc qu'à sa tête. Là où l'on voudrait qu'il se tienne un peu tranquille, qu'il finisse son assiette, c'est tout cet écart que l'on repère chez l'enfant qui face à la demande éducative de l'Autre y résiste, quand il commence à faire le « difficile », comme on dit. Cela permet donc d'indiquer la résistance structurale du sujet désirant, lequel fait tache, face aux idéaux et aspirations de l'Autre. La question de l'*hontologie* comporte que le sujet ne peut se réduire à une image, mais qu'il est corps, corps affecté, entaché, un peu à la façon du sparadrap du capitaine Haddock.

*M.-J. Latour* : Impossible de s'en défaire ! Finalement, tu donnes une réponse à la question que nous posions : de quoi la honte nous fait-elle signe ? Elle fait signe d'un sujet...

*D. Bernard* : D'un sujet... et du corps parlant. Mais aussi de ce qui fait l'actualité du discours contemporain (et Agamben avance aussi des choses là-dessus), où l'on voudrait qu'il n'y ait plus d'expérience. Lacan attrape ainsi dans son séminaire une formule qui courait à l'époque : « "Ça ne mérite pas la mort", dit-on à propos de n'importe quoi, pour ramener tout au futile. » Vouloir tout réduire au futile, c'est-à-dire, du moins tel que je le comprends, vouloir forclure la dimension du réel et de l'impossible. Les slogans publicitaires le montrent, qui promettent l'accessibilité absolue. Cela me fait penser au livre du philosophe Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme* <sup>18</sup>, où il reprend un slogan d'une compagnie de navigation disant : « Vous n'avez plus rien à espérer, avec nous tout est possible ! » Anders en déduit que le service type du discours actuel, du discours capitaliste, c'est la « livraison à domicile ». Il dit cela dans les années 1950 et en effet cela est paradigmatique. Cela ferait croire que l'on pourrait s'asseoir dans son fauteuil, et que tout serait libre d'accès sans qu'il y ait plus cette dimension de l'expérience <sup>19</sup> contre laquelle on se cogne...

*M.-J. Latour* : Ni du désir...

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 313.

18. G. Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, t. II, Paris, Fario, 2011.

19. Celle du réel.

*D. Bernard* : Ni du désir. La honte, comme la place qu'elle a aujourd'hui dans les recherches, serait donc le signe d'un effet retour du sujet désirant et du corps parlant.

*M.-J. Latour* : Justement, sur cette question du discours capitaliste, tu fais valoir comment il a produit une autre « variété » de la honte. Tu fais une analyse d'ailleurs remarquable, ce n'est pas si souvent que les psychanalystes se penchent sur les ouvrages des sociologues, du livre de Stéphane Béaud et Maurice Pialoux sur la condition ouvrière<sup>20</sup>. À partir des interviews qu'ils ont fait des ouvriers, tu montres comment il y aurait une honte produite par le discours capitaliste qui serait la honte d'être unique.

*D. Bernard* : Je le dois vraiment à Anders et à ce livre de Béaud et Pialoux qui a été pour moi lumineux, non seulement pour ses analyses, mais pour les témoignages d'ouvriers qu'il rapporte. Dans cet ouvrage, nous pouvons lire en effet comment certains ouvriers témoignent être affectés par le discours actuel, qui a changé. Les sociologues ont enquêté pendant une dizaine d'années dans une usine Peugeot à Sochaux, période au cours de laquelle s'est produit le passage du taylorisme à la nouvelle idéologie et la nouvelle méthode de production dites « zéro défaut », ou idéologie de la qualité. L'idéologie de la qualité à laquelle nous sommes tous soumis, y compris dans les établissements de soins, nous vient de l'industrie automobile japonaise. Ces ouvriers témoignent de façon très vive comment ils sont affectés d'être réduits à un objet pour l'autre, voire à un objet de jouissance pour l'autre. Et l'affect de honte peut en être l'index. Ils disent comment on leur demande d'en faire toujours plus, un « plus » qui résonne encore aujourd'hui politiquement, comment on veille de très près à ce que dans leur activité et leur rythme de production il y ait zéro défaut. Certains de ces ouvriers confient alors comment, face à cette demande, ils s'appliquent au contraire à faire des erreurs, à garder leur petite marge d'erreur, en cachette, ce qui est une façon de se séparer de cette demande et d'y résister. Une ouvrière dit : « Si on ne faisait pas d'erreurs, on ne serait pas humain. » Cela dit en effet à quel point non seulement l'erreur est humaine mais l'erreur, c'est

20. S. Béaud et M. Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière, Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 1999.

l'humain, au sens du lapsus, de l'acte manqué, du pas de côté, comme Lacan dira : le symptôme, c'est l'humain. Cette honte qui affecte le sujet moderne, et qui est entretenue par le discours capitaliste, serait alors, montre Anders, celle de ne pas se réduire à un objet gadget performant, à la façon de Chaplin dans *Les Temps modernes*, la honte de ne pas réussir cela. La honte de ne pas être un gadget, autrement dit, pour nous, la honte d'avoir un corps... parlant.

*M.-J. Latour* : Cette surveillance, ce flicage permanent, tu l'articules à un « usage canaille de la puissance du regard ». Quel est cet usage canaille ?

*D. Bernard* : J'ai l'idée qu'avec l'*hontologie* il y a là comme une fragilité structurale du *parlêtre*. Or s'il y a là un point structural, alors il peut y avoir, selon les discours, des maniements de cela, c'est-à-dire qu'il est possible d'accentuer cela, de faire usage de ce point-là, de réduire l'autre à la honte. Pensons ainsi à l'idéologie nazie, et à la façon dont elle a pu vouloir réduire l'autre à un objet honteux. Sans même parler des camps, le port de l'étoile jaune. C'était faire en sorte que l'autre soit toujours vu, qu'il fasse toujours tache et qu'il n'ait plus le droit de se cacher. Soustraire à un sujet la possibilité de se cacher peut en effet abolir un sujet. À partir de la clinique plus quotidienne, on peut d'ailleurs noter à quel point les enfants sont désireux de pouvoir se cacher. Les cabanes que les enfants font sont une façon de se séparer de l'Autre et de lui manquer, en veillant à ce que cet Autre les cherche, qu'il ne soit pas indifférent à cette séparation, sinon cela serait un peu pathétique ! (*Rires.*) La psychose le met aussi en évidence. Ma première idée était qu'il n'y avait pas de honte dans la psychose. N'importe quoi ! Il suffit d'écouter ces sujets pour entendre à quel point ils sont affectés par cela, mais par des circuits à l'occasion différents, et notamment quand le sujet a la certitude de ne plus avoir la possibilité de se cacher, d'avoir un secret. On retrouve également cela dans la certitude d'être surveillé, la certitude de la transmission de pensées, etc. Lacan, à propos d'une présentation clinique dans le séminaire *Le Sinthome*<sup>21</sup>, l'homme aux paroles impossibles, dit que, si ce type risque de se suicider et cette fois de réussir,

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 96.

c'est parce qu'il a l'idée qu'il est absolument transparent, c'est-à-dire qu'il n'a pas la possibilité d'avoir un secret. Et à partir de ce point précis, Lacan dit qu'il est foutu, sauf s'il invente quelque chose, bien sûr. Étymologiquement, « secret » vient de « séparer ». On a donc là, avec l'*hontologie*, un point structural, dont des discours à l'occasion peuvent se servir et faire un mauvais usage.

*M.-J. Latour* : Un usage canaille donc.

Je sais qu'il y a d'autres collègues qui ont lu ton livre. Qui veut prendre la parole ?

*Sophie Pinot* : Je voudrais insister sur ce point à propos de ce qui se passe dans les institutions, où l'on supprime tous ces endroits-là, et les effets que ce « nettoyage » peut avoir sur les enfants.

*D. Bernard* : Cela me permet d'évoquer l'un des textes d'August Aichhorn<sup>22</sup> où il compare deux types d'institution, celle où c'est, en gros, le bazar, où il y a la plainte du voisin car les adolescents sont allés pêcher la truite dans son étang, etc., et celle où tout est propre, rangé. Et il dit : « Mais enfin, pensons à ce qu'est la chambre d'un enfant ! » Qu'est-ce qu'il y a dans la chambre des enfants, si ce n'est du désordre ! Grande question ! (*Rires.*) Est-ce possible que la chambre d'un enfant soit rangée ? On y trouve quoi ? Des trois fois rien, des bouts de ficelle, des bouts de machin, cachés dans des coins, et Dieu sait si c'est important ! Chacun a son coin, je crois, où il peut se soustraire un moment aux autres. Dans ce qui fait la vie d'un sujet, il est nécessaire de consentir à ce qu'il y ait des choses un petit peu en marge. Il y a aussi là-dessus un texte remarquable de Walter Benjamin dans *Sens unique*<sup>23</sup>. Il y égrène ses souvenirs d'enfance et explique notamment comment il avait mis dans un tiroir des coquilles de noix qui étaient des bateaux, un bout de ficelle qui était un serpent, etc., et comment il ne fallait surtout pas que sa mère vienne ranger tout cela. Or il intitule ce souvenir « Enfant désordonné ». J'ai trouvé cela commenté chez Georges Didi-Huberman<sup>24</sup>...

22. A. Aichhorn, *Jeunes en souffrance*, Éd. Champ social, 2005.

23. W. Benjamin, *Sens unique*, Paris, Revue, 1978.

24. G. Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, t. I, Paris, Éditions de Minuit, 2009, p. 206-209.

*M.-J. Latour* : C'est quelqu'un dont nous parlons souvent ici, au forum sur le pouvoir de l'image

*D. Bernard* : J'ai une admiration pour le travail de ce monsieur. Il reprend cela : qu'est-ce que le désordre et notamment chez l'enfant ? Le désordre est cette façon de désassembler les choses pour en faire l'expérience, comme le dit Baudelaire dans « Morale du joujou », pour voir ce qu'il y a dedans, pour chercher l'âme de l'objet, comment tout ça se désintrie. Il y a donc là quelque chose d'essentiel qui se joue et qui ouvre la question de la façon dont les institutions consentent à cela. Cela ouvre une autre question qui mériterait que l'on y réfléchisse : qu'est-ce que le quotidien ? De quoi est-ce fait ? Il y a un très beau texte de Maurice Blanchot là-dessus : « La parole quotidienne <sup>25</sup> ». C'est une question majeure : comment l'institution consent-elle à ne pas tout surveiller, veut-elle ne pas tout surveiller ?

*Une partie de l'enregistrement est inaudible. À partir des questions et remarques de Pascal Padovani, Michel Formento, Claude Carassou, Colette Lethier, furent évoqués : la différence entre logique de pousser-à-l'aveu et logique analytique, la honte du manque à être et la honte de l'être en trop, la culpabilité, la honte de vivre, la mélancolie à distinguer de l'effet de mélancolisation, le fantasme, etc.*

*Anne Théveniaud* : Je voudrais demander des précisions sur la honte et l'(h)ontologie.

*D. Bernard* : Ce que j'en ai compris est que cela vient pointer ce qu'est le sujet comme corps parlant, comme corps affecté dans sa jouissance, sujet originellement lié au regard de l'Autre et toujours à essayer de soigner son image.

*M.-J. Latour* : Il me semble que si Lacan dit qu'il n'y a pas d'ontologie, c'est bien parce que nous parlons et, du fait de parler, il ne peut y avoir de fixation de l'être, il ne peut y avoir de science de l'être. C'est pour cette raison, me semble-t-il, qu'il l'écrit avec un « h » puisque, selon ta formule, David, c'est justement la honte qui nous porte

25. M. Blanchot, « La parole quotidienne », dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

au cœur de l'être parlant. C'est dans les quelques lignes très serrées du *Séminaire XVII*<sup>26</sup> que Lacan produit ce néologisme en convoquant les philosophes.

*D. Bernard* : C'est un point très important auquel je tiens beaucoup également, et qui concerne aussi les écoles de psychanalyse. Lacan insiste pour dire que la psychanalyse n'a pas à proposer d'ontologie, c'est-à-dire n'a pas à proposer de vision du monde. Freud le dit explicitement également dans sa trente-cinquième des *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* : à la différence de la philosophie, de la politique, etc., la psychanalyse n'a pas de vision du monde à proposer, elle n'a pas à promettre de guérir de l'impossible. Et ce n'est pas pour rien que Freud ramène dans ce texte ses trois impossibles : gouverner, éduquer, soigner...

*Michel Formento* : Lacan y ajoutera un quatrième.

*D. Bernard* : Oui, faire désirer. Il s'agit donc de *faire avec* cet impossible et non de « boucher les trous de l'édifice du monde ». C'est une question cruciale car certains voudraient nous vendre aujourd'hui la psychanalyse comme vision du monde pour, avec ça, faire de « l'éducation freudienne » en France et ailleurs<sup>27</sup>. C'est aussi contre cette ontologie-là que Lacan ramène la question de l'*hontologie* avec un « h », y incluant et y ramenant au contraire l'impossibilité de tout dire.

*M.-J. Latour* : Cela tombe bien puisque nous allons être obligés de nous arrêter là. Je voudrais te laisser le dernier mot, sur une belle formulation que tu proposes en réponse à la question « Qu'est-ce qu'une vie honteuse ? », soit : « Une vie qui ne mérite pas qu'on en meure. »

*D. Bernard* : C'est l'une des thèses de Lacan du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, et la question de ce qui peut transcender une vie, et

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 209.

27. Cf. J.-A. M. dans son débat avec M. Onfray : « [...] (re)prendre en charge l'éducation freudienne du public français et, à terme, en l'étendant sur tous les continents [...] développer une humanité analysante », dans *Philosophie magazine*, n° 36, février 2010.

d'un bon usage possible de cet affect. Alors, bien sûr, attention, il ne s'agit pas de dire comment faire avec la honte, mais, à condition de retrouver cet effet de réveil, d'aller contre la consistance moïque, et d'en apprendre quelque chose. Sur ce point, j'aime bien cette autre phrase de Freud, en 1914, dans son texte « Remémoration, répétition, perlaboration <sup>28</sup> ». Il ne parle pas explicitement de la honte, mais dit que le pari de la psychanalyse est de faire que le sujet cesse de considérer le symptôme comme quelque chose de « méprisable », pour en faire au contraire « quelque chose de précieux pour sa vie ultérieure ». Quel renversement !

28. S. Freud, « Remémoration, répétition, perlaboration », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2005.